

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

TUE LE VER

Le matin, avant de se mettre à l'ouvrage, les ouvriers ont l'habitude de faire une visite aux débits de boissons, et d'y prendre soit un petit verre d'eau-de-vie soit un verre de vin blanc.

Dans quelques endroits, en province, cette inauguration bâchique de la journée s'appelle *prendre la goutte*; à Paris on dit *tuer le ver*.

La première expression s'explique facilement; mais d'où peut bien venir l'autre?

M. Maxime Du Camp (*Etudes sur Paris* reprises en 1874 dans la *Revue de France*) a cru voir l'origine de *tuer le ver* dans le fait suivant, que raconte le *Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François Ier* (p. 81):

Au dict an 1519, en juillet, mourut subitement madamoyelle femme de Monsieur la Vernade, l'un des maîtres des requestes du royaume..., dont elle fut ouverte, et luy fut trouvé un ver en vie sur le cœur, qui luy avoit percé le cœur; et lors fut mis sur le cœur du metridal pour le faire mourir, mais il n'en mourut point. Puis y fut mis du pain trempé en vin, dont incontinent le dict ver mourut. Parquoy il ensuyt qu'il est expédition de prendre du pain et du vin au matin, au moins en temps dangereux, de peur de prandre le ver.

Mais je pense que la locution dont il s'agit remonte à une époque antérieure. En effet, dans Legrand d'Aussy (vol II, p. 64), on trouve ces lignes, qui signalent une recette usuelle dont le peuple se servait pour détruire les vers intestinaux :

Les François font cependant, et surtout au mois de mai, servir du beurre frais à la table. Pour le peuple, il en mange le matin avec de l'ail, afin de dessiper ce qu'il appelle le mauvais air et tuer les vers qu'il peut avoir dans les entrailles.

Or, entendu que l'auteur de la *Vie privée des Français* traduit ici La Bruyère-Champier qui fut attaché comme médecin au service de François Ier, sous le règne duquel mourut "madamoyelle femme de monsieur la Vernade", il me semble fort à présumer que ce n'est pas l'accident relaté par le *Journal d'un bourgeois de Paris* qui a donné naissance à l'expression *tuer le ver*, et que cette expression provient plutôt du préjugé médical révélé par ma dernière citation.

RIRE COMME UN BOSSU

Il a été donné trois explications de ce proverbe, fondées, l'une sur le caractère du bossu, l'autre sur son genre d'esprit et la dernière sur le volume de sa voix.

1o. On a observé, dit Quidard, que les bossus montrent en général de la gaîté et qu'ils sont habitués à rire et à faire rire, même à leurs dépens : ce serait là l'origine du proverbe.

2o. D'après M. Ch. Rozan, il viendrait de l'esprit satirique des bossus. "Sans cesse en butte aux attaques du ridicule, ils ramassent l'arme qu'on leur lance et la renvoient aiguisee par une malice vengeresse. C'est dans ce triste exercice que leur ail se forme à saisir du premier coup le côté vulnérable de leur adversaire et à décocher d'une main prompte et sûre un trait qui frappe juste et fort. C'est ainsi, en particulier, que les bossus du bas peuple, ceux que rien ne protège et que rien ne contraint, contractent cet air d'ignoble malice, ce cynique sourire, ce regard disgracieux et jaloux, cet esprit caustique enfin, que le proverbe signale, sans ajouter ni faire entendre qu'il n'est que l'arme d'une légitime défense opposée à une agression basse et méchante."

3o. Le Dictionnaire de Littré explique autrement *rire comme un bossu*; pour le célèbre académicien, cette expression serait une allusion à la voix stridente et chevrotante des bossus, qui éclatent surtout dans les rires.

Recherchons maintenant celle d'entre ces explications qui semble la mieux fondée.

Est-ce la troisième?—Cette opinion repose sur un fait que je n'ai jamais remarqué et que je ne m'explique point; car quel rapport peut-il y avoir entre la déviation du sternum ou de l'épine dorsale et le volume de la voix?

Du reste, l'expression dont il s'agit est relativement moderne (elle n'est pas dans les *Curiositez d'Ant. Oudin*, publiées en 1640).

Or, il n'en serait certainement pas ainsi dans le cas où, réellement, elle aurait eu pour point de départ une remarque relative à la voix des bossus; cette remarque eût été faite dès l'origine de la langue, et l'expression n'aurait pas attendu le dix-huitième siècle, au moins, pour apparaître.

Est-ce la seconde?—Celle-ci implique, comme le reconnaît M. Ch. Rozan lui-même, un autre sens pour le proverbe: *rire comme un bossu* ne devrait pas s'entendre dans le sens de rire à gorge déployée, à se désopiler la rate, il signifie plutôt "s'amuser malicieusement". Mais une telle explication ne me semble pas admissible: une explication doit s'adapter au sens de l'expression dont il faut rendre compte, et non à celui qu'on pourrait lui donner.

Est-ce la première?—Je crois que c'est elle qui est la bonne. En effet, l'expression ayant le sens de rire de bon cœur, bien franchement, il est naturel qu'elle ait été suggérée par des hommes ayant un caractère plus gai que celui de la plupart des autres.

MANGER SON BLÉ EN HERBE

Cette expression figurée, qui signifie dépenser d'avance son revenu, s'explique ainsi que je vais vous le dire.

Celui qui mange (dépense) son revenu avant de l'avoir touché agit comme le cultivateur qui, au lieu d'attendre sagement l'époque de la maturité de son blé, le mangeraient en herbe, c'est-à-dire pendant qu'il serait encore vert.

Or, attendu que, dans une foule de cas, on a résumé une comparaison analogue en une phrase formée des termes du second membre (cela est difficile comme la mer est difficile à boire: c'est la mer à boire); il marche lentement comme s'il portait des bouteilles: il porte des bouteilles, etc. il s'ensuit qu'on a pu dire dans celui-ci: "Il mange son blé en herbe," pour indiquer le sens: il dépense ses rentes avant leur échéance.

JOINDRE LES DEUX BOUTS

La locution entière est *joindre les deux bouts de l'année*, comme le montre l'exemple suivant, quoiqu'il renferme *trouer* au lieu de *joindre*:

Le maréchal de Choiseul savait *trouer les deux bouts de l'année* sans dettes.

(SAINT-SIMON, 289, 195.)

C'est une expression figurée que je crois venue de l'expression propre *joindre les deux rives d'un fleuve*: celle-ci indique une jonction faite par un pont, l'autre une jonction au moyen de l'argent. Par ellipse, on dit de celui qui a beaucoup d'argent pour aller du commencement de l'année à la fin (d'un bout à l'autre) qu'avec cela il joint facilement les deux bouts; de celui qui en a exactement ce qu'il lui en faut qu'avec cela il joint juste les deux bouts; de celui qui n'en a pas tout à fait assez qu'avec cela il joint à peine les deux bouts; et enfin, de celui qui en manque complètement qu'avec cela il ne peut pas joindre les deux bouts.

Dans mainte et mainte circonstance, j'ai entendu dire *mettre les deux bouts ensemble*, au lieu de *joindre les deux bouts*. Je crois que c'est une manière de s'exprimer qui n'est rien moins que bonne, car l'expression propre qui lui a servi de point de départ, *joindre les deux rives d'un fleuve, d'une rivière, etc.*, ne signifie nullement que l'on a mis les deux rives ensemble, c'est-à-dire l'une à côté de l'autre, mais seulement qu'on les a reliées par une voie de communication.

GLISSEZ, MORTELS, N'APPUYEZ PAS

Cette phrase, employée au figuré pour donner un conseil aux imprudents qui abusent du plaisir, de leur jeunesse, de leurs qualités, etc., ne

vient pas du refrain que vous indiquez; elle a pour origine le charmant quatrain suivant, écrit par le poète Roy (1682-1764) pour une gravure de l'Hiver, où Larmessin a représenté une scène de patineurs:

Sur un mince cristal l'hiver conduit leurs pas,
Le précipice est sous la glace.
Tel est de vos plaisirs la légère surface:
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

Nicolas de Larmessin, auteur de la gravure au bas de laquelle figurent les vers que vous venez de lire, étant mort en 1755, le proverbe en question ne peut évidemment remonter moins haut que cette même date.

BRILLER PAR SON ABSENCE

Un parent du ministre de Colbert, qui était intendant des galeries de Marseille, avait rassemblé les portraits de cent deux personnalités célèbres du dix-septième siècle; il désira les faire graver, et pria Charles Perrault, l'auteur des *Contes*, de rédiger les novices qui devaient accompagner chacun de ces portraits.

Celui-ci accepta volontiers la tâche et commença en 1696 à faire paraître, à Paris, les *Eloges des hommes illustres du dix-septième siècle* (2 vol. in-fol.).

Cet ouvrage, où l'auteur avait réduit tous les articles à la mesure uniforme d'une feuille et s'était borné à l'exposition la plus simple des faits, se recommandait par une grande impartialité ainsi que par les recherches les plus exactes.

Cependant les jésuites virent d'un mauvais œil qu'Arnauld et Pascal eussent été placés dans cette galerie, et ils obtinrent du censeur royal qu'il exigeât la suppression des deux noms qui les importunaient.

Cette suppression eut lieu dans la plupart des exemplaires de la première édition; les noms de Thomassin et de Du Cange furent substitués à ceux de Pascal et d'Arnauld. Mais, depuis longtemps, le public se montrait favorable à la cause de Port-Royal, et à l'occasion de la nouvelle persécution qu'elle subissait en quelque sorte dans la personne de Pascal et d'Arnauld, il fit application à ces derniers de la fameuse phrase de Tacite relatant les funérailles de Junie (*Annal.*, livr. III, ch. 37):

Præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quod effigies eorum non visebantur.

(Cassius et Brutus y brillaient d'autant mieux que leurs images étaient absentes.)

C'est d'après cette phrase qu'on a pu dire, d'abord sérieusement, qu'une personne assez considérable ou une chose assez importante pour que son absence pût être facilement remarquée brillait par là même; ensuite, on a signalé ainsi par plaisanterie toute personne, toute chose absente.

POULET A LA MARENGO

La volaille ainsi désignée est un poulet accommodé à l'huile, et son nom lui est venu des circonstances que je vais vous raconter.

C'était le soir, à Marengo, le 14 juin 1800. Bonaparte, qui avait livré batailles aux Autrichiens à trois heures après-midi et avait fini par les vaincre, se sentait pressé de la faim. Il demanda un poulet. Le poulet se trouva, et presque irréprochable. Mais il fallait du beurre pour l'accompagner, et, malgré toutes les recherches, on n'avait pu parvenir à s'en procurer. En revanche, l'huile ne manquait pas; le cuisinier consultaire en remplit le fond de sa casserole, placa son poulet sur cette couche onctueuse, le releva d'une pointe d'ail écrasée, le saupoudra d'une pincée de mignonnette, l'arrosa d'un verre de vin blanc, le meilleur du pays, l'entoura de croûtes qui se trouvaient là, de champignons et de morilles en guise de truffes, et servit chaud.

L'improvisation culinaire fut appréciée, et cette nouvelle manière d'accompagner un poulet reçut le nom de l'éclatante victoire du jour: ce fut le *poulet à la Marengo*. Le nom pourrait bien aussi avoir été arbitrairement donné à ce mets par un cuisinier qui avait besoin d'une désignation nouvelle et se souvenait de cette victoire.